

La chute

Le problème d'infiltration de Robert Morin

Gérard Grugeau

Numéro 184, octobre–novembre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2017). Compte rendu de [La chute / *Le problème d'infiltration* de Robert Morin]. *24 images*, (184), 57–57.

Le problème d'infiltration *de Robert Morin*

LA CHUTE

par Gérard Grugeau

Chaque film appelle sa propre mise en scène. Avec des dispositifs minimalistes souvent motivés par des raisons budgétaires et l'ardent désir de rester maître du processus de création, Robert Morin nous a donné récemment des œuvres marquantes (*Papa à la chasse aux Lagopèdes*, *3 histoires d'Indiens*), d'emblée reconnaissables par le ton iconoclaste de celui qui, mieux que quiconque, sait mettre en lumière les travers de la condition humaine et de notre société. Avec *Le problème d'infiltration*, le cinéaste maintient le cap. Sur le mode du thriller psychologique mâtiné d'horreur, il nous dresse cette fois le portrait d'un pervers narcissique, spécialiste en chirurgie plastique – et donc bien nanti – qui bascule en une journée dans la folie la plus sombre, entraînant avec lui dans sa chute les membres de sa famille. Inspiré de loin de l'affaire Turcotte, le film dessine au scalpel les acting-out successifs d'une psyché en perte de contrôle tout en exposant, non sans un humour corrosif, l'envers d'une réussite sociale cernée par l'arrivisme, le vide et les faux-semblants. S'il évoque de façon concrète des ennuis de fondation qui se sont déclarés dans le manoir du chirurgien, le problème d'infiltration mentionné dans le titre s'avère, bien sûr, le symptôme du mal qui ronge le personnage de Louis (excellent Christian Bégin), l'acculant à commettre l'irréparable. Dès l'ouverture saisissante du film où le chirurgien est pris à partie par un de ses patients (un grand brûlé au visage ravagé), l'image dérangeante du « monstre » s'infiltré en nous de manière irrémédiable tel un poison. Mais si, au-delà des apparences trompeuses, le monstre n'était pas celui qu'on pense ? Et si en s'enfonçant dans sa psychose meurtrière, Louis renvoyait au spectateur la part de monstruosité qui sommeille en son for intérieur ? Provocateur-né, Robert Morin s'amuse de tous ces glissements de sens. Ils sont la chair du film, sa charge subversive.

Plusieurs cinéastes ont filmé le basculement dans la folie. Certains avec succès (Roman Polanski dans *Repulsion* ou Claude Chabrol dans *La femme infidèle*), d'autres de manière plus laborieuse (Robert Altman dans *Images*). Pour sa part, Robert Morin place d'emblée son film sous le signe de l'expressionnisme allemand, avec une citation de Murnau. Peut-être à tort, car même si ce mouvement esthétique des années 1920 avec ses décors abstraits a pavé la voie au film noir et au film d'horreur, rares sont ici les effets de mise en scène (jeux d'ombre et de lumière, ligne de fuite d'un escalier) qui exploitent vraiment cette veine de façon prégnante pour traduire les distorsions d'un réel liées à la pathologie du personnage. Construit en longs plans-séquences chorégraphiés au centimètre près, *Le problème d'infiltration* travaille plutôt à mettre en place des ambiances anxiogènes qui prennent littéralement en otage le spectateur pour ne plus le lâcher. Sans oublier de lorgner en conclusion du côté du « cultissime » *Shining* de Stanley Kubrick.

Mais passé maître dans l'utilisation des outils numériques qui donnent à son cinéma une grande fluidité, le réalisateur tombe ici



dans plusieurs écueils. Tout d'abord par des dialogues triviaux ou par trop explicites (scène de la douche où Louis affirme son ascendant mortifère sur sa femme) qui tranchent avec la sophistication extrême des mouvements de caméra, court-circuitant au passage tout vrai sentiment d'effroi. Tout à son déploiement d'un surmoi de proximité (séquence de la voiture), la caméra multiplie ainsi les effets de manche, surdéterminant la mise en scène et les intentions cachées qui irriguent chaque plan-séquence. Ennuis professionnels, poursuite en justice, accident de voiture, effondrement de sa vie familiale et sociale (un fils qui ne répond plus à ses attentes et qu'il juge déviant, une épouse qui cherche à s'émanciper), rien ne va plus pour Louis. Tout se fissure en lui et alentour, jusqu'à l'engloutissement final. Régnant sur son petit cercle qui échappe soudain à son emprise, l'homme ne parvient plus à « contrer les rejets », pour reprendre la métaphore médicale que le professionnel de la santé sert à son patient inquiet des suites de ses opérations successives. Malgré un travail précis sur le son, sans doute est-ce dans les séquences musicales ou silencieuses (les derniers errements de Louis dans sa maison tombeau et l'ultime plan qui, la porte refermée sur l'enfer, libère le spectateur de ses chaînes) que la mise en scène atteint un niveau de puissance qui touche vraiment. Explorant avec intelligence un filon (le film de genre) peu exploité dans notre cinématographie, *Le problème d'infiltration* rate ainsi en partie sa cible, comme si la folie du personnage avait, jusque dans sa démesure, contaminé l'art du cinéaste. 24

Québec 2017. Ré., scé., ph. et mont. : Robert Morin. Son : Marcel Chouinard, Louis Collin, Stéphane Bergeron. Mus. : Bertrand Chénier. Int. : Christian Bégin, Sandra Dumaresq, Guy Thauvette, William Monette. 93 minutes. Dist. : K-Films Amérique.